

**Henry Bauchau : La Déchirure, Le Régiment noir et L'Enfant rieur.** Revue *Roman* 20-50, n° 62, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion. Un volume de 184 p.

Destinée au départ à l'étude des fictions parues entre 1930 et 1950, la revue *Roman* 20-50 s'est ouverte depuis plusieurs années au second demi-siècle. C'est ainsi que la livraison de décembre 2016, qui s'achève comme d'usage par un certain nombre d'articles sur divers sujets (un romancier oublié : P.-J. Toulet ; la question du désir dans *Les Plaisirs et les Jours* ; la quête de soi chez Leslie Marmon Silko et Alexis Wright ; et un long entretien avec Michel Butor), consacre son dossier à trois œuvres majeures du romancier belge (plus exactement wallon) Henry Bauchau, disparu en 2011 (il était né en 1913, comme A. Camus).

Pour ce qui est du corpus, les maîtres d'œuvre, MM. Laurent Déom et Jérémy Lambert, ont fait choix de trois titres : *La Déchirure*, *Le Régiment noir* et *L'Enfant rieur*, qui couvrent près d'un demi-siècle (1966 pour le premier titre, 2011/2013 pour les deux volumes du troisième). Or, malgré cette amplitude temporelle et malgré d'évidentes différences de tonalité (*Le Régiment noir* et sa composante épique), on est frappé de voir à quel point les trois œuvres entrent en résonance au point de constituer une sorte de triptyque. En effet, comme l'écrivent L. Déom et J. Lambert, dans leur présentation, *La Déchirure* est consacré largement à la figure maternelle tandis que *Le Régiment noir* fantasme la figure paternelle ; quant à *L'Enfant rieur*, il parachève le dispositif en adoptant le point de vue de l'enfant – point de vue lui aussi soumis à de multiples distorsions.

Surtout, ces trois fictions ont en commun d'évoluer toujours au plus près de la biographie et d'entretenir avec l'écriture de soi une proximité ambiguë. Par cette fictionnalisation du vécu, ces romans des origines cherchent en effet à approcher le nœud qui donne à une vie son sens et à une œuvre sa nécessité. En effet, chacun des romans considérés met en scène une quête de l'identité, cette identité morcelée que vit Henry Bauchau, dont l'imaginaire est sans cesse traversé par une série de clivages (la maison chaude / la maison froide, etc.). L'unité menacée exige donc un constant travail de réappropriation, comme le montre M. Michele Mastroianni (« *La Déchirure* d'Henry Bauchau, entre élaboration et réécriture »), qui a choisi de confronter le roman et le journal de l'œuvre (*La Grande Muraille*), et surtout a découvert dans le fonds que la première version était centrée, non sur la mort de la mère, mais sur l'analyse. Par cette référence à la cure et à la « Sibylle », ce premier roman ouvre donc la voie à une reconstruction du moi, comme il en ira dans toute la suite. Ainsi, M. Sylvain Dournel (« Poétique d'une mise en je(u) : *L'Enfant rieur* d'Henry Bauchau ») analyse la façon dont une série d'anecdotes familiales, qui finissent par élaborer une mythologie privée, accompagnent à la « formation d'un sujet singulier », mais d'un sujet qui, exhibant les failles de sa mémoire, se démultiplie en plusieurs instances (moi / « l'enfant » / « mon personnage »), au point de recourir parfois à la troisième personne, comme pour mieux « délocaliser » le sujet et laisser voir ainsi la présence de l'autre en soi. Mais si le moi est à ce point clivé, c'est que la réalité elle-même ne cesse de se dédoubler. Mme Marie-Camille Tomasi (« D'absences en errances : Vers une autofiction des origines ») souligne ainsi les fragilités de l'imago paternelle – ce père fantasmé du *Le Régiment noir* –, l'ambivalence de la relation à la mère – et de « Mérence » elle-même lorsque « l'homme noir » l'approche –, comme si en chaque personnage était érigée une « Grande Muraille ». Comme l'accès à soi ne peut se faire de manière immédiate, le moi ne peut se rencontrer lui-même qu'à travers une série de figures mythiques (le Juge, les frères ennemis, la lutte avec l'ange, la Sibylle...). Ou plutôt, comme l'expliquent MM. Laurent Déom et Jérémy Lambert (« Mythobiographie chez Henry Bauchau : Récit mythique et élaboration de soi »), c'est ainsi que le sujet advient à lui-même. Comment en effet trouver sa place quand on appartient à une lignée familiale où figurent des « Juges », quand on est partagé entre la honte et la colère et quand, voulant « couper le cordon », on se doit de trouver une communauté d'élection ? Cette quête de soi à travers le nous est la clef du *Régiment noir*, démontre

Mme Myriam Watthee-Delmotte (« Il n'est d'identité que collective : *Le Régiment noir* d'Henry Bauchau »). Délaissant sa famille et sa terre, le héros rejoint d'abord la communauté idéalisée qu'est l'armée nordiste, avant de découvrir cette autre communauté qu'est la race (les Noirs puis les « Indiens »). L'échec de ces tentatives lui permet alors de se détacher des identités collectives, mais en se gardant de tout repli sur l'identité individuelle. La structure du *Régiment noir*, qui transpose l'histoire familiale dans le cadre de la Sécession, illustre la richesse du principe d'analogie que M. Stéphane Chaudier met en lumière dans le premier récit de l'auteur (« Poétique de l'analogie dans *La Déchirure* »). S'en tenant à la rhétorique du « comme » (le monde « comme si » opposé au monde « comme ça »), à quelques verbes tels que « ressembler » et des marqueurs comme « blanche » / « Blanche », cette étude permet de saisir à quel point une stylistique procède d'une conception du sujet. Car si l'analogie est inscrite au cœur de *La Déchirure*, c'est « qu'elle ne peut rapprocher que ce qui est distinct ».

Enfin, deux inédits (« Le Juge » et « Fantaisie du Prince ») viennent compléter ce dossier. Concernant le premier, M. Jérémy Lambert rappelle, dans sa présentation, l'importance au long de l'œuvre du motif du Jugement, venu de Dostoïevski (comme le confirme le tableau de Bauchau « Le Grand Inquisiteur » [1972], reproduit ici). Quant au second inédit, inspiré de Saint-John Perse, on apprend que l'auteur avait d'abord pensé en faire un chapitre de son premier roman.

On l'aura compris à cette rapide évocation, ces différentes études, bien informées (notamment par l'exploitation du fonds Henry Bauchau à Louvain-la-Neuve) et bien rédigées, révèlent l'unité profonde d'une œuvre qui procède par effets de reprises, au point que les trois romans pris en compte apparaissent comme autant de “variations” (au sens musical) autour de quelques grandes images archétypales, dont le moi ne peut s'affranchir et dont le texte ne cesse de déployer les possibles.

Jacques POIRIER